

12

LE

BAL DE L'AVOUÉ

OU

LES QUADRILLES HISTORIQUES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES;

PAR MM. DUFLOT ET ROCHE;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 16 AVRIL 1830.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS.

CHEZ R. RIGA, ÉDITEUR,
RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

1830

Digitized by Google

PERSONNAGES.

DERVILLE, avoué.
RONDIN, gros marchand de bois.
JOLIVET, premier clerc de Derville.
SCIPION, neveu de Rondin.
EDMON, avocat.
PIEDLÉGER, 2^me clerc chez Derville.

PLUSIEURS CLERCS.

PREMIER INVITÉ.

DEUXIÈME INVITÉ.

M^me DERVILLE.

ADELE, sa sœur.

UNE INVITÉE.

UN VALET.

UN COMMISSIONNAIRE.

**ACTEURS.**

M. DAUDEL.
M. LEFÈVRE.
M. BRUNET.
M. VERNET.
M. MASQUILLIER.
M. ASTRUC.
M^mes { HERFORT.
HENRY.
HONORINE.
M. GEORGES.
M. LEBEL.
M^lle PAULINE.
M^lle AUGUSTINE.
M^lle ÉMÉLIE.
M. CHARLES.
M. BOUGNOL.

(La scène est à Paris, en 1830.)



NOTA. Le second acte doit tirer tout son comique des discours bourgeois et des manières bourgeoises des personnages, en contraste avec leurs costumes chevaleresques. Les acteurs ne doivent nullement s'occuper des habits dont ils sont revêtus ; on se contente d'indiquer en tête de chaque scène le personnage historique que représente chaque personnage de l'action.

Vu au ministère de l'intérieur,
Paris, le 14 avril 1830.

Pour le ministre :

*Le maître des requêtes, chef de la division des
belles-lettres, théâtres, sciences et beaux-arts,*

Signé TROUVÉ.

LE
BAL DE L'AVOUÉ.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une étude, comme dans *l'Intérieur d'une Étude.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

JOLIVET, *assis à un bureau.*

Et pas un clerc pour aller porter ces pièces à notre avocat... quelle étude, grand Dieu!... des clercs qui font de la littérature romantique... un avoué qui chasse presque toute la journée... une femme qui rêve spectacles, plaisirs!... et dire qu'avec tout ça l'étude de monsieur Derville est encore la meilleure de tout Paris... Il peut bien se vanter, le cher patron, d'être plus heureux que sage.... car moi, tandis que j'étais procureur au Châtelet, en travaillant toute l'année comme un nègre, et en faisant payer très-cher mes cliens... je pouvais à peine joindre les deux bouts... c'est si vrai, que me voilà dans mes vieux jours forcé d'être le premier clerc d'un avoué; moi, Jolivet, ci-devant procureur dans toute la force de l'expression... Il est vrai qu'un malheureux procès m'a fait perdre le peu que j'avais amassé; et, à tout prendre, je dois m'estimer très-heureux d'avoir affaire à monsieur Derville, qui, malgré ses ridicules et sa faiblesse pour sa femme, n'en est pas moins un fort aimable patron... On dîne chez lui comme chez un ministre.... et tous les plaisirs se donnent rendez-vous dans son salon... c'est chaque jour une nouvelle fête!... Aujourd'hui c'est un bal historique... nous représentons la cour de Charles VII; c'est l'avoué qui est le roi, et madame son épouse qui représente la belle Agnès... Ils m'ont proposé de représenter le beau Dunois, mais je ne veux pas faire rire à mes dépens... Avec ça, que je suis comme le héros, je n'ai jamais connu mon père.

AIR : *Vaudeville du Premier Prix.*

Comme le Dunois qu'on admire
Je fus un enfant de l'amour,
Et, comme lui, je puis le dire,
Je fus un enfant fait au tour.
Mais Dunois, si cher à la gloire,
Fut, selon un auteur cité,
Légitimé par la victoire...
Moi, je ne l'ai jamais été!

SCÈNE II.

JOLIVET, PIEDLÉGER, *apportant une épée et une bannière.*

PIEDLÉGER.

Bonjour, papa Jolivet!

JOLIVET.

Que diable portez-vous donc-là, monsieur Piedléger?

PIEDLÉGER.

Est-ce que vous ne le voyez pas? la bannière de Jeanne d'Arc, et son épée, pour le bal historique de ce soir.

JOLIVET.

Où avez-vous donc trouvé cela?

PIEDLÉGER.

Dans les magasins du Vaudeville... c'est encore tout neuf...

JOLIVET.

Il paraît que ça n'a pas beaucoup servi?

PIEDLÉGER.

Si, dans le temps... mais ça ne sert plus; il n'y a pas de Jeanne d'Arc à ce théâtre, pour le moment.

JOLIVET.

Parbleu, je le crois bien!... à celui-là comme aux autres... Mais qui est-ce donc qui va représenter Jeanne d'Arc, ici, ce soir?

PIEDLÉGER.

La sœur de madame... et j'espère que le rôle est dans son emploi... Seize ans à peine, jolie comme un ange, et sage... oh! sage!...

JOLIVET.

Comme une demoiselle qui sort de sa pension.

PIEDLÉGER.

Ce n'est pas toujours une raison... Mais voyons si j'ai bien fait toutes les commissions de madame Derville. 1° Porter deux billets d'invitation à la femme du notaire, c'est fait; 2° Se procurer, à tout prix, la bannière et l'épée de Jeanne d'Arc... les voilà, et cela n'est pas cher... Depuis mon dernier vaudeville, qui a coûté dix mille francs de costumes, je suis très-bien avec le costumier du théâtre, et il m'a prêté ça gratis.

JOLIVET.

Dix mille francs de costumes!... Mon étude, avant la révolution, me rapportait à peine cela.

PIEDLÉGER.

Il est reconnu maintenant que sans les costumes et les décorations, une pièce de théâtre ne pourrait pas aller... 3° Commander trois cents glaces chez Tortoni... C'est fait.

JOLIVET, *anéanti.*

Trois cents glaces!!!

PIEDLÉGER.

Tout autant... J'ai demandé à goûter un échantillon de la

marchandise... il était à la vanille, l'échantillon... et la cour de Charles VII sera contente.

JOLIVET.

Et c'est un avoué qui se permet un pareil luxe de consommation... *O tempora! ó mores!* Je tâcherai d'en manger ma part.

PIEDLÉGER.

4° Passer chez le cousin de monsieur Derville, actionnaire de l'Ambigu, pour lui demander s'il veut faire le fou du roi... il a refusé.

JOLIVET.

Vous n'aurez donc pas de fou ce soir?

PIEDLÉGER.

Est-ce que vous n'êtes pas là?

JOLIVET.

N'y comptez pas... Le beau Dunois, encore passe, mais le fou du roi...

SCÈNE III.

LES MÊMES, SCIPION.

SCIPION, *en dehors.*

Je vous dis que ce n'est pas pour une affaire que je viens! c'est pour voir monsieur Piedléger, mon pays.

JOLIVET.

Tenez, c'est vous qu'on demande.

PIEDLÉGER.

Je crois reconnaître cette voix... C'est monsieur Scipion, mon ancien condisciple du collège de Bourges... et qui donne le ton à son département.

JOLIVET.

Ah! oui, celui à qui vous faites passer les gravures des modes pour s'habiller... dans le dernier genre...

PIEDLÉGER.

Et auquel j'envoie pour modèle toutes les caricatures nouvelles... Mais, silence, le voici.

SCIPION, *en caricature de 1830.*

Laissez-moi donc tranquille! je vous dis que je le verrai!... Eh! le voilà, ce cher ami!...

PIEDLÉGER.

Comment, c'est toi, Scipion?

(Ils s'embrassent.)

SCIPION.

Eh! oui, c'est moi, comme tu vois!... Arrivé de Bourges il n'y a pas une heure... je n'ai pris que le temps de m'habiller pour être un peu présentable... et me voilà.

JOLIVET.

Quelle caricature!

SCIPION.

Tu vois, mon jeune compatriote, que je suis à la lettre toutes les modes que tu as la bonté de m'envoyer... aussi, je

produis un effet de tous les diables !... Dans notre endroit, c'est à qui m'appellera *fatsionnable*... Je ne peux pas te dire comme les femmes surtout sont contentes de me voir.... Quand je parais dans un salon... je fais une sensation !...

JOLIVET.

Et vous en ferez aussi à Paris, j'en réponds.

PIEDLÉGER.

Je suis sûr que tout le monde t'a regardé dans la rue?

SCIPION.

Non, pas beaucoup encore, je suis venu en Dame blanche! Je voulais en prendre une pour moi tout seul, le conducteur n'a pas voulu... il m'a dit que Dame blanche, ça voulait dire pour tout le monde!

JOLIVET.

Il a raison. Dame blanche, c'est-à-dire Omnibus.

SCIPION.

J'en ai été bien mystifié... quoique je ne sois pas fier de mon naturel... tu me connais... on n'est pas trop flatté de se trouver confondu avec toutes les classes de la société.

PIEDLÉGER.

Dam, que veux-tu? c'est l'équipage de la petite propriété.

SCIPION.

C'est bien, mais c'est désagréable pour moi, surtout à présent que j'ai un titre.

PIEDLÉGER.

Tu as un titre?

SCIPION.

Une baronie, rien que cela !... un domaine que j'ai acheté... Scipion, baron de la Melonnière, hein! comme ça résonne! Tu vois que maintenant je puis prétendre à tout.

PIEDLÉGER.

Sans doute, baron, riche, bien fait et spirituel, comme te voilà, tu peux prétendre à la fille d'un duc et pair.

SCIPION.

Aussi prétends-je !...

JOLIVET.

Prétends-je?

PIEDLÉGER.

Qu'est-ce que tu dis?

SCIPION.

Je dis : aussi prétends-je à la main d'une haute et puissante demoiselle !... je ne viens à Paris que pour ça... et j'ai là une lettre de recommandation pour le comte d'Orgeval... On dit qu'il a une fille charmante, je l'épouse, il n'a point d'héritier mâle... je me fais transmettre son titre, et alors...

PIEDLÉGER.

Diable ! comme tu y vas, toi ! à peine arrivé tu épouses la fille d'un duc, tu fais mourir le père et tu hérites de son comté.

SCIPION.

De son comté, sans compter sa fortune. Voilà comme je

suis, Piedléger, je ne doute de rien et je réussis à tout ! Mon oncle Rondin , de Paris, voulait bien me faire épouser la fille d'un avoué, mais la fille d'un avoué, vois-tu, ce n'est plus un parti pour un homme comme moi... les avoués vivent mal ordinairement, c'est petit, c'est mesquin, et il me faut du grandiose... il me faut enfin la fille d'un grand seigneur ou d'un petit prince.

PIEDLÉGER.

Ah ! tu trouves que les avoués vivent mesquinement !...

SCIPION.

Ils ont tous les défauts, les avoués.

PIEDLÉGER.

Tu leur en veux donc bien ?

SCIPION.

Si je leur en veux?.. guerre à mort aux avoués !

JOLIVET.

Qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait, jeune homme ?

SCIPION.

Ce qu'ils m'ont fait... figurez-vous que l'un de ces messieurs s'est vanté qu'il m'empêcherait de porter mon titre... il prétend que la terre est à moi et pas le titre... Conçoit-on ça... aussi je les déteste, les avoués... je ne dis pas ça pour leur clerks, je les estime, Piedléger, et je te plains de suivre cette carrière ; mais rassure-toi, je te protégerai.

PIEDLÉGER, à part.

Le fat !

SCIPION.

Mais en attendant ce moment heureux, mon cher condisciple, car tu seras toujours mon cher condisciple, Piedléger, il faut que tu me serves un peu de *cicérone* dans Paris, car le diable m'emporte si je m'y reconnais.

JOLIVET.

Vous n'y êtes peut-être jamais venu?...

SCIPION.

Oh ! si, si ! à l'âge de quinze mois... j'y fis un voyage avec ma nourrice Paris ; doit être bien changé depuis ce temps... Tout ce qui m'en est resté dans la mémoire, c'est le carillon de la Samaritaine.

JOLIVET.

Il y a long-temps qu'il est *ad patres*, ce carillon-là.

SCIPION.

Voyons, pour commencer, veux-tu me mener dîner quelque part, où bien ? hein.

PIEDLÉGER.

J'y consens... à deux conditions.

SCIPION.

La première ?

PIEDLÉGER.

C'est que tu paieras le dîner ; un baron comme toi...

SCIPION.

Doit toujours payer !... et c'est une prérogative à laquelle je tiens en cette circonstance ! la seconde ?

PIEDLÉGER.

C'est que tu me permettras de te quitter immédiatement après le dîner.

SCIPION.

Et pourquoi cela ?

PIEDLÉGER.

C'est que j'ai une soirée, un bal, et je ne veux pas y manquer.

SCIPION.

Un bal ! mais j'irai avec toi au bal, mon cher condisciple ! tu sais comme je danse.

PIEDLÉGER.

Je m'en souviens. (*A part.*) Oh ! quelle idée il me donne ! (*Haut.*) Eh ! vraiment, cela se trouve à ravir... c'est le comte d'Orgeval qui donne cette soirée.

SCIPION.

Mon beau-père en perspective ? Dieu ! quelle rencontre ! Tu vas donc chez les grands seigneurs, toi, Piedléger ?

PIEDLÉGER.

Tiens ! est-ce que les clercs de notaire et d'avoué ne sont pas reçus partout.

JOLIVET, *bas à Piedléger.*

Que voulez-vous donc faire ?

PIEDLÉGER, *bas.*

Jolivet, allez dire au patron que j'ai trouvé son fou !

JOLIVET.

Quoi, vous voulez...

PIEDLÉGER, *bas.*

Taisez-vous ! (*Haut.*) Il faut convenir que tu es bien heureux !

SCIPION.

Je te dis que tout me réussit Je suis le Benjamin de la fortune... Eh ! bien, partons-nous ?

PIEDLÉGER.

Volontiers, car j'ai à peine eu le temps de déjeuner ce matin. Venez-vous avec nous, monsieur Jolivet ?

SCIPION, *bas.*

Dis donc, ne te gêne pas !

JOLIVET.

Non, mon garçon, merci ; il faut que quelqu'un reste à l'étude... vous savez que c'est toujours mon tour ! *Semper ego.*

SCIPION.

Allons, partons, partons !

Air nouveau de M. Béancourt.

Ah ! quel plaisir d'être à Paris ! (*bis*)

Dans cette belle ville

Je vais élire domicile

Entre les amours et les ris !...

Ah ! quel plaisir d'être à Paris.

— 9 —

En quittant la cité de Bourges
Je me dis, le cœur tout agité,
Jeune imprudent où vais-je, où cours-je ?
Mais, en voyant cette cité,
Je me dis, (*bis*) le cœur enchanté :
Ah ! quel plaisir d'être à Paris, etc.

ENSEMBLE.

Ah ! quel plaisir, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

JOLIVET, *seul.*

Ce garçon est assez bête pour faire son chemin... et je vois que notre jeune clerc a le dessein de le mystifier pour le petit air protecteur qu'il a pris avec lui. Tant mieux, cela nous distraira un peu des ennuis historiques qui nous attendent ce soir.

SCÈNE V.

JOLIVET, ADELE.

ADELE.

Monsieur Piedléger, monsieur Piedléger ?

JOLIVET.

Qu'est-ce qui appelle ?

ADELE.

Ce n'est pas vous qu'on demande, monsieur Jolivet, c'est monsieur Piedléger ! je veux savoir s'il m'a apporté les armes de Jeanne d'Arc.

JOLIVET.

les voici, mademoiselle.

ADELE.

Ah ! monsieur Piedléger est un jeune homme charmant ; il n'oublie rien des commissions qu'on lui donne. (*Elle met l'épée et prend la bannière.*) Ai-je bien l'air de Jeanne d'Arc ?

JOLIVET.

je crois qu'il ne vous manque rien !

ADELE, *s'arrangeant.*

Vous n'avez donc pas encore vu monsieur Edmond, aujourd'hui ?

JOLIVET.

Pas encore, mais il ne manquera pas, je présume, au bal de ce soir.

ADELE.

Je l'espère bien !... il a d'ailleurs pris un personnage ; c'est lui qui représente le beau Dunois.

JOLIVET.

Ah ! ah !... vous l'avez donc décidé ?

ADELE.

Il ne pouvait pas me refuser cela ; il le fallait, d'ailleurs, pour danser avec moi, car ceux qui ne feront point partie de la cour du roi Charles VII, n'entreront pas dans la salle du

bal. Cela nuirait à l'effet des quadrilles historiques... comme le dit le programme de ma sœur !

JOLIVET.

Ah ! c'est elle qui a fait le programme... je ne m'étonne pas si elle a pris le plus brillant personnage.

ADELE.

Va-t-elle être belle sous le costume d'Agnès Sorel ! il coûte 800 francs.

JOLIVET.

800 francs pour une soirée !... ça fait venir la chair de poule... heureusement l'étude est payée, car la dot s'en va bon train !...

ADELE.

Et moi !... quand j'aurai le casque, je vais être charmante !

JOLIVET.

Vous n'avez pas besoin de ces armes-là, mademoiselle, pour conquérir tous les cœurs.

ADELE.

Je ne veux plaire qu'à monsieur Edmon ! car je ne veux épouser que lui.

AIR de la Robe et des bottes.

Ma sœur ne rêve que puissance,
Et ne songeant qu'à la grandeur !
Elle veut, du moins je le pense,
Me marier à quelque grand seigneur.

Mon cher Edmon de mon sort est l'arbitre...

Mon cœur par sa grâce charmé,

Pour m'épouser lui trouve un double titre :

(Avec esprit.) Il est aimable ! (avec dme) et puis il est aimé !

JOLIVET.

Tenez, le voici, vous pouvez lui dire cela à lui-même !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EDMON.

EDMON, à la cantonnade.

Comment, Derville n'y est pas ?... Il sait pourtant bien que cette cause importante se plaide demain. (*Venant en scène.*) Il devrait bien s'occuper un peu moins de ses fêtes, et... Que vois-je ? c'est vous, ma chère Adèle ?

ADELE.

Comme vous grondez mon beau-frère, monsieur.

EDMON.

C'est que votre beau-frère est un fou ! qu'il aime les plaisirs, soit, puisque sa femme les aime ; mais les plaisirs ne doivent pas nuire aux affaires... Je plaide demain pour lui... et je n'ai pas encore les pièces.

JOLIVET.

Si nous avons eu un clerc de disponible, je vous les avertis envoyées... mais le second clerc est allé dîner avec un

de ses amis, le troisième cherche une armure de chevalier... et les sautes-ruisseaux sont allés louer des habits de page.

EDMON.

Tout le monde perd la tête dans la maison ; il n'y a que Jolivet qui reste là... à son poste, comme le poêle de l'étude !... et souvent presque aussi chaud !...

JOLIVET, *soufflant dans ses doigts.*

C'est encore possible !... voilà les pièces en question.

(Edmon les prend et les examine.)

ADELE.

Voyez, s'il s'apercevra seulement que je porte l'épée et la bannière ?

EDMON.

Tout y est bien ?

ADÈME, *tirant à elle Edmon.*

Vous n'êtes guère aimable au moins, monsieur, de ne pas vous apercevoir enfin de tout cet appareil guerrier !...

EDMON, *regardant les pièces.*

Vous êtes adorable !

ADÈLE, *avec dépit.*

Il dit cela sans me regarder !

EDMON.

Toute cette procédure est horriblement compliquée !... et j'ai à peine le temps de l'examiner... je vais rentrer dans mon cabinet pour m'en occuper... Pardon, ma chère Adèle, si je vous quitte.

ADÈLE.

Comment ? vous vous en allez déjà !

EDMON.

Il le faut ; mon devoir d'abord (*Lui baisant la main.*) Et vous ensuite.

JOLIVET.

Voilà qui s'appelle un digne avocat !... je voudrais avoir un procès, rien que pour me faire défendre par lui.

ADÈLE.

Air de la valse de Robin des bois.

Mais vous viendrez du moins à cette fête,
Je le sens là, si vous étiez absent,
Lorsqu'à danser, ici chacun s'apprête,
Ce doux plaisir me serait un tourment !

EDMON.

Je vais songer à cette grande affaire ;
Thémis demain, doit entendre ma voix,
Mais Jeanne d'Arc, ce soir, pourra, ma chère,
Ici valser avec le beau Dunois.

ENSEMBLE.

Ah ! vous viendrez, etc.

Oui je viendrai, etc.

(Edmon sort.)

JOLIVET.

Il s'occupe du moins de son état, lui.

ADÈLE.

Oui, mais s'il devient mon mari, il faudra qu'il s'occupe

un peu plus de sa femme ; je vais porter tout cela dans ma chambre.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

JOLIVET, MADAME DERVILLE, RONDIN.

RONDIN.

Voyons, madame, une bonne parole ; je ne suis qu'un gros marchand de bois... aussi peu façonné que mes buches, peut-être ; mais je suis riche... mon neveu est maintenant baron, et avec de l'argent les hommes ne sont rien, les noins sont tout.

MADAME DERVILLE.

Je pense comme vous, et si votre neveu a une certaine tournure, s'il a un peu de cet esprit qui est nécessaire pour se produire dans le beau monde, je lui accorderai volontiers la main de ma sœur.

RONDIN.

Oh ! vous gerez contente du jeune homme ! C'est le coq de la ville de Bourges ; à quinze lieues à la ronde, tout le monde parle de Scipion... baron de la Melonnière.

JOLIVET, à part.

Comment, c'est le provincial !... par exemple, voilà une rencontre !...

MADAME JOLIVET.

Eh ! bien, monsieur Rondin, faites-le venir, et nous terminerons tout de suite.

RONDIN.

Je vas lui écrire au pays ; il peut être ici dans quatre ou cinq jours ; vous verrez un joli gas.

JOLIVET, à part.

Oui, il est joli, ton gas !... il paraît qu'il ne sait pas qu'il est à Paris.

MADAME DERVILLE.

Au revoir donc, monsieur Rondin.

RONDIN.

Mes civilités à monsieur le procureur.

MADAME DERVILLE.

Dites donc l'avoué, je vous prie.

RONDIN.

Avoué, procureur, pour les cliens c'est tout un... A propos de ça... madame Derville, avez-vous été contente du dernier bois que je vous ai envoyé ?

MADAME DERVILLE.

Vous pensez bien, monsieur Rondin, que ce sont des détails qui ne me regardent pas... adressez-vous à monsieur Jolivet.

JOLIVET.

Le bois était excellent ; il a brûlé comme de l'amadou... Ça me fait penser que nous n'en avons plus.

RONDIN.

Je vous en enverrai demain une quinzaine de voies...

JOLIVET.

Envoyez toujours ; Mathieu Laensberg dit que l'hiver aura une queue terrible.

RONDIN.

C'est un brave homme que ce Mathieu Laensberg ; il nous a fait un fameux hiver, cette année-ci, et le corps des marchands de bois devrait lui voter des remerciemens. Madame Derville, je suis votre serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

JOLIVET, MADAME DERVILLE.

MADAME DERVILLE.

Monsieur Jolivet !

JOLIVET.

Madame ?

MADAME DERVILLE.

Donnez-moi de l'argent.

JOLIVET.

De l'argent?... je n'en ai plus.

MADAME DERVILLE.

Comment ! vous n'en avez plus ?

JOLIVET.

Voyez vous-même.

(Il ouvre le tiroir.)

MADAME DERVILLE.

Qu'est-ce donc que cela ?

JOLIVET.

Ah ! ceci ! ce sont mille écus pour l'enregistrement d'un acte qui doit être passé demain.

(Il referme son tiroir.)

MADAME DERVILLE.

Donnez-moi ces trois mille francs, vous ferez enregistrer l'acte plus tard.

JOLIVET.

Mais, madame...

MADAME DERVILLE.

Vous hésitez, je crois?... Donnez-moi donc cet argent, vous dis-je, monsieur Jolivet, j'en ai absolument besoin pour payer mon bal de ce soir... car nous nous sommes bien trompés dans nos calculs... il sera charmant, il est vrai, et tout Paris en parlera... mais il coûtera quinze mille francs !

JOLIVET.

Quinze mille francs ! quinze mille francs !... et vous ne frémissiez pas !

MADAME DERVILLE, *riant aux éclats.*

Frémir !... ah ! ah ! ah ! ah ! il est charmant, monsieur Jolivet ; il se croit encore au temps des vieux procureurs du

Châtelet... Puisque les banquiers et les agens de change donnent des bals historiques, est-ce qu'un avoué n'en peut pas donner aussi... surtout quand la femme de cet avoué est riche comme moi!... Voyons, remettez-moi cet argent.

JOLIVET, *s'emportant.*

Eh! bien... non...non, madame, je ne vous le remettrai pas!... Cet argent est celui d'un client... on ne peut en disposer que dans son intérêt. (*Il prend la clef.*) Vous ne l'aurez pas.

MADAME DERVILLE.

Oser manquer de respect à la femme de votre patron; je vous ordonne à l'instant....

(Elle s'approche furieuse de Jolivet, qui recule.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DERVILLE.

DERVILLE.

Eh! bien, eh! bien, qu'est-ce donc?

MADAME DERVILLE.

C'est monsieur qui ne veut pas me donner ce que je lui demande.

JOLIVET.

C'est madame qui me demande ce que je ne peux pas lui donner.

DERVILLE.

Expliquez-vous plus clairement?

MADAME DERVILLE.

Il me manque mille écus pour notre fête...

JOLIVET.

Et madame veut que je lui donne l'argent que j'ai là.

MADAME DERVILLE.

Et monsieur me le refuse!

DERVILLE.

Monsieur Jolivet a raison, ma chère Élise; cet argent n'est point à nous... il nous est indispensable pour demain matin; mais il n'y a qu'à envoyer nos clercs chez nos cliens les plus riches avec quelques notes de frais.

JOLIVET.

Oui, de frais extraordinaires! (*A part.*) A la bonne heure! Ah! si cet homme voulait s'occuper de son état!

DERVILLE.

Vous enverrez sur-le-champ tous mes clercs porter ces notes, et vous remettrez l'argent à madame, au fur et mesure qu'il arrivera.

MADAME DERVILLE.

Vous êtes un homme charmant!

DERVILLE, *gaîment.*

Oui, mais nos cliens ne seront peut-être pas de votre avis; enfin, il le faut; menez-moi voir maintenant votre palais d'Agès Sorel... que je juge s'il est digne de vous!

MADAME DERVILLE, *enchantée.*
Notre fête va faire un bruit!...

DERVILLE.
Il me tarde de voir Adèle en Jeanne d'Arc.

MADAME DERVILLE.
A propos d'Adèle, je viens de la marier.

DERVILLE.
Comment?

MADAME DERVILLE.
Oui... à monsieur le baron de la Melonnière.

DERVILLE.
Le baron...

MADAME DERVILLE.
Vous savez que je veux avoir un beau-frère titré, pour aller aux quadrilles de la cour...

DERVILLE.
Un beau-frère titré ! ignorez-vous que j'ai promis la main d'Adèle à notre avocat, le jeune Edmon.

MADAME DERVILLE.
C'est possible ; mais ma sœur est ma sœur... et je la donne à ce baron ; je veux un homme titré dans ma famille.

DERVILLE.
Eh ! madame !...

AIR :

Qu'est-ce qu'un titre ? une vaine parure ;
Honneur à l'homme indépendant,
Qui né d'une famille obscure,
Peut s'illustrer par son talent,
A l'esclavage au sein de l'opulence,
Moi je préfère, au gré de mon désir,
Un état qui peut réunir
Le talent et l'indépendance. } *bis*

MADAME DERVILLE.
Oh ! voilà les grands mots !... mais j'espère que lorsque vous aurez vu le neveu de M. Rondin...

DERVILLE.
Comment, c'est le neveu de ce gros marchand de bois... avez-vous perdu l'esprit ?

MADAME DERVILLE.
Vous ne le connaissez pas !

DERVILLE.
Non... mais son oncle !...

MADAME DERVILLE.
Ce n'est pas l'oncle que ma sœur épousera... du reste, nous verrons ce jeune homme, et s'il nous plaît...

DERVILLE.
C'est-à-dire, s'il plaît à votre sœur.

MADAME DERVILLE.
Vous savez bien qu'Adèle n'a pas assez d'esprit pour avoir une volonté.

JOLIVET, *à part en écrivant.*
En revanche, madame est terriblement spirituelle.

MADAME DERVILLE.

Donnez-moi le bras jusqu'au salon ; à propos, monsieur Jolivet, notre cousin, l'actionnaire de l'Ambigu, fera-t-il le fou ?

JOLIVET.

Il a répondu qu'il avait assez fait de folies comme cela... Mais monsieur Piedléger a trouvé votre affaire... un jeune homme qui est presque un fou véritable.

DERVILLE.

Tant mieux... il fera rire davantage... venez ma chère Elise.

JOLIVET.

Un moment... monsieur, si vous vouliez signer ces notes... ce serait une affaire terminée...

DERVILLE.

Voyons... comment, 6,000 francs !

JOLIVET.

J'ai voulu faire la somme ronde.

AIR du Château perdu.

Vacations et frais de procédure,
Tous par mes soins ici s'est augmenté,
Et cet argent, bientôt, tout me l'assure,
Par nos coureurs va nous être apporté ;
Nul ne sera récalcitrant je pense,
Je donne ici de fort bonnes raisons :
Puis on sait bien que quand l'avoué danse,
C'est aux clients à payer les violons. } *bis*
(Pendant ce couplet Derville a signé.)

JOLIVET.

Tenez, voici justement nos clerks qui rentrent.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LES CLERCS, *avec des paquets à la main.*

LES CLERCS.

Bonjour monsieur Jolivet !... ah !

(Ils saluent Derville et sa femme.)

JOLIVET.

Messieurs, vous arrivez à propos pour aller porter tous ces mémoires de frais.

PREMIER CLERC.

Comment, aujourd'hui ?

DEUXIÈME CLERC.

Et la fête ?...

JOLIVET.

C'est justement pour la fête qu'il nous faut cet argent... sans cela elle manquerait... Tâchez donc de vous faire payer si vous voulez danser.

(Il leur distribue les notes.)

PREMIER CLERC, *regardant la note.*

C'est joliment sciant tout de même : barrière du Trône, par le temps qu'il fait !

DEUXIÈME CLERC, *de même.*
Dans le fond du faubourg Saint-Germain.
JOLIVET, *au troisième clerc.*
Et toi au Marais.

DERVILLE.
Vous raisonnez, je crois ?

MADAME DERVILLE.
Allons, mes petits amis, faites ce petit effort pour me
plaire... vous serez contents de moi.

PREMIER CLERC, *à part.*
Elle va nous donner ce soir du persil autour du bœuf,
c'est sûr.

DEUXIÈME CLERC.
Avec des ruisseaux comme des rivières...

JOLIVET.
Les ruisseaux... les ruisseaux... vous les sauterez!... vous
n'êtes ici que pour ça. Partez vite, revenez plus vite encore...
Dinez si vous pouvez... et transformez-vous en pages histo-
riques.

DEUXIÈME CLERC.
Est-ce que nous aurons vacance demain ?

JOLIVET.
Ca c'est une autre histoire ; on vous le dira ce soir dans le
palais d'Agnès Sorel. *Ite gaminos.*

DERVILLE, *présentant la main à sa femme.*
Passons maintenant dans le palais de la belle des belles.

MADAME DERVILLE.
Vous serez charmant en roi chevalier.

DERVILLE.
Vous croyez... Jolivet, fermez l'étude.

(Ils sortent.)

PREMIER CLERC.
Allons, mes amis, reprenons notre vol.
CHOEUR.

Air : *Tôt, tôt, tôt.*

Sortons
Et décampons,
Aux clients
Bons enfans,
Allons vite
Faire visite ;
Ah! vraiment,
C'est charmant,
Ceux qu'on fera payer
Nous prendront pour des clercs d'huissier.

PREMIER CLERC.
Et le pauvre client,
Qui donne son argent,
Dieu ! quell' indignité,
N'est pas même invité.

CHOEUR.

Sortons, etc.

(Les clercs sortent en sautant.)

ACTE DEUXIÈME.

(Le théâtre représente un riche salon moderne que l'on a travesti en salon gothique, au moyen de draperies. Les meubles sont aussi d'un genre gothique; il y a à droite une espèce d'estrade à deux places.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DERVILLE, *costume de Charles VII*; il a une lettre à la main, UN COMMISSIONNAIRE, avec sa médaille.

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui, not' bourgeois, il attend la réponse en bas, dans un fiacre.

DERVILLE.

Que diable me veut-il? (*Il lit.*) « Mon cher patron, au moment de faire une espièglerie un peu vive, j'ai cru devoir vous en demander la permission. Un jeune provincial de mes amis, qui est à Paris, a consenti à se charger du rôle de fou qui vous manquait. » (*Il s'interrompt.*) Eh! je sais déjà cela, pourquoi m'écrire? (*Il lit.*) « Mais je dois vous avvertir qu'il est fou réellement, sa famille l'ayant envoyé à Paris pour le faire traiter de la monomanie dans laquelle il est tombé. Ce pauvre jeune homme se croit toujours entouré de princes et de grands seigneurs. » (*Il s'interrompt.*) J'entends, il est fou par ambition... cette maladie est assez commune de nos jours! (*Il lit.*) « Quoique nous soyons tout habillés à votre porte, je n'ai pas osé, à cause de sa folie, le faire monter sans votre permission. » Depuis quand monsieur Piedléger est-il donc si discret?... un petit drôle qui ne respecte rien. (*Au commissionnaire.*) Va-t-en dire à ces messieurs de monter.

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui, not' bourgeois.

(Il sort.)

DERVILLE.

Je crois que j'entends madame Derville.

SCÈNE II.

DERVILLE, MADAME DERVILLE, dans le costume de la belle Agnès.

MADAME DERVILLE, à la cantonnade.

François, vous annoncerez les invités par leurs noms propres et leurs noms historiques en même temps. (*A Derville.*) Voici l'heure où l'on va commencer à se réunir, mon ami.

DERVILLE.

Et nos pages qui ne sont pas encore ici. (*Appelant.*) François!

UN VALET, entrant.

Monsieur.

DERVILLE.

Dites à mes clercs de descendre.

LE VALET.

Oui, monsieur.

(Il sort.)

MADAME DERVILLE.

Il me tarde de voir arriver tout notre monde, ce sera éblouissant.

Air de la Colonne.

Dans ce salon, grand Dieu, quelle anarchie!

On y verra danser en même temps,

La fleur de l'aristocratie,

Des chevaliers, des conquérans,

Des princes, des rois, des tyrans!

Et tous ces gens, au fond et sans malice,

Ce ne seront que braves gens de loi,

DERVILLE.

Oui, dans l'instant, ce beau palais de roi

Doit être un palais de justice. *(bis)*

MADAME DERVILLE.

Comment me trouvez-vous en Agnès Sorel?

DERVILLE.

Adorable... ma chère Elise! *(Avec un soupir.)* Vous ne m'avez jamais été aussi chère!

MADAME DERVILLE, *piquée.*

J'entends, monsieur, cette mauvaise plaisanterie... mais quand on a de la fortune comme j'en ai...

DERVILLE.

Oui, voilà ce que j'entends toute la journée! et l'on dit que les avoués sont heureux de faire de beaux mariages.

MADAME DERVILLE.

Fort bien; il faudrait à ces messieurs des femmes riches qui prissent l'habitude de se priver de tout.

DERVILLE.

Vous me reprochez toujours votre fortune; n'avais-je pas la mienne aussi, dans un état honorable!

MADAME DERVILLE, *avec aigreur.*

Oui, vous aviez une étude que j'ai payée.

DERVILLE.

Et le rang que je me suis fait dans le monde... ce talent que j'ai acquis, n'est-ce pas aussi une richesse? Ma dot, je crois, était égale à la vôtre.

MADAME DERVILLE.

C'est me dire que je n'étais pas riche!

DERVILLE.

Madame...

MADAME DERVILLE.

Eh! monsieur, c'est tous les jours à recommencer; j'aurais dû penser qu'aujourd'hui, du moins, vous seriez plus raisonnable, et que cette fête brillante...

DERVILLE.

C'est juste, j'ai tort; Charles VII ne devrait pas quereller la belle des belles.

MADAME DERVILLE, avec grâce.

AIR : *Vaudeville de la Famille du Porteur d'eau.*

Oui pour vous emporter ainsi,
Et me traiter avec rudesse,
Vous oubliez donc qu'aujourd'hui
Je suis, monsieur, votre maîtresse!
Un amant, fût-il souverain,
Doit être aimable avec sa dame,
C'est fâcheux pour vous; mais enfin,
Ce n'est qu'un jour à passer... et demain,
Je redeviendrai votre femme. (bis)

DERVILLE.

Pardon, ma bonne amie, tu sais bien que je t'aime, et lorsque je te fais des reproches, c'est pour toi, c'est dans ton intérêt; si tu savais tout! mais il n'est plus temps. Voici l'heure où l'on va venir.

MADAME DERVILLE.

Et vos pages qui ne sont pas encore ici.

DERVILLE.

Je les mettrai au pain et à l'eau pendant dix jours; ce sera une économie toute trouvée.

MADAME DERVILLE.

M. Piedléger nous a-t-il amené notre fou?

(On entend Piedléger.)

DERVILLE.

Tiens, le voilà lui-même.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PIEDLÉGER, en page; SCIPION, en fou du roi, tout bariolé. (Tous deux en costumes de la cour de Charles VIII.)

SCIPION.

Dieux! que c'est beau ici; j'ai vu tout de suite que c'était un palais!... mais quels costumes ils ont à présent à la cour!

PIEDLÉGER, bas.

Voilà monsieur le comte, faites votre compliment, et surtout soyez gai si vous pouvez.

SCIPION.

Gai! gai! ça vous est bien facile à dire à vous!... je me sens tout intimidé.

PIEDLÉGER.

Ne craignez rien, il est très-affable... et la comtesse aussi.

DERVILLE.

Approchez, jeune homme, approchez... Je suis charmé de vous recevoir chez moi

SCIPION, à Piedléger.

Il m'encourage. (Haut) Monsieur le comte, et vous madame la comtesse, j'ai bien l'honneur d'être votre humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur. (A part.) C'est le protocole ordinaire...

MADAME DERVILLE, à son mari.

Le grotesque personnage ! ah ! ah ! ah !

SCIPION, bas à Piedléger.

Dites donc, la comtesse rit, si je profitais de cela pour lui dire qui je suis ?

PIEDLÉGER.

Gardez-vous-en bien ; l'incognito nous est nécessaire... je ne vous ai amené qu'à cette condition... on vous croit un grand seigneur étranger.

SCIPION.

Alors je vais dire des bêtises.

PIEDLÉGER.

Ferme, ne vous gênez pas.

DERVILLE.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu accepter le rôle de fou.

SCIPION, bas à Piedléger.

Qu'est-ce qu'il parle donc de fou ?...

PIEDLÉGER, bas.

C'est un honneur que monsieur le comte vous fait... comme vous avez de l'esprit, il vous appelle le fou de la cour.

SCIPION.

Comment ! j'aurais l'honneur d'être fou !... il fallait donc me dire cela tout de suite... j'aurais commencé par faire des folies... je suis fou des folies, moi !

MADAME DERVILLE.

Monsieur étudie peut-être en droit ?

SCIPION.

Moi, madame, je n'étudie pas du tout ; il y a long-temps que j'ai fini mes humanités ; madame la comtesse sait ce que c'est que les humanités ? (bas à Piedléger.) Hein !

PIEDLÉGER, bas.

Celui-là est bien trouvé.

DERVILLE.

Monsieur a travaillé peut-être chez quelque avoué de province ?

SCIPION.

Fi donc, il n'y a rien que je haïsse tant au monde que les avoués !... vous ne savez donc pas, monsieur le comte, ce que c'est que les avoués ? Figurez-vous que les avoués sont des gens .. (Derville fait une grimace de possédé, madame Derville fait tous ses efforts pour ne pas rire.) Oh ! mais des gens... il n'y a rien de si ridicule que les avoués... demandez à monsieur Piedléger, qui est chez un avoué, il m'en conte de belles sur leur compte.

PIEDLÉGER, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc là ?

(Madame Derville éclate.)

SCIPION.

Et les femmes d'avoué donc ?

DERVILLE.

Ah ! ah ! ah !

(Madame Derville ne rit plus. Piedléger tire Scipion par son habit.)

SCIPION.

Laisse donc que je fasse rire madame la comtesse.

DERVILLE, *riant*.

Eh ! bien, les femmes d'avoué ?

SCIPION.

Figurez-vous, monsieur le comte, des petites bourgeoises... comme qui dirait des mérottes... qui font mourir leurs clercs de soif, de faim et de froid, pour se mettre sur le corps des robes de cachemires, et des plumes sur la tête...

MADAME DERVILLE, *à part*.

L'in solent !

SCIPION.

Et qui font enrager leurs maris... en raison de la dot qu'elles ont apportée... (*Derville rit en se retournant.*) Pour cent mille francs, elles se croient le droit de dire à l'étude : Nous voulons... pour deux cent mille, elles disent : Je veux... et pour trois cent mille...

PIEDLÉGER, *à part*.

Il va juste tomber sur la dot de madame Derville.

DERVILLE.

Eh ! bien, pour trois cent mille ?

SCIPION.

Oh ! dam, pour trois cent mille... elles font le diable... il n'y a plus moyen d'y tenir !

(Derville éclate de rire.)

MADAME DERVILLE, *furieuse*.

Monsieur...

DERVILLE, *l'arrêtant*.

N'oubliez pas que ce pauvre diable est doublement fou !...

MADAME DERVILLE.

C'est vrai, je l'oubliais !...

SCIPION.

Je demande bien pardon à madame la comtesse de la comparaison... mais c'est comme cela... demandez à Piedléger... qui est le Benjamin de la femme de son avoué...

DERVILLE.

Qu'est-ce qu'il dit donc là ?...

PIEDLÉGER.

Est-il fou ?... hein !...

SCIPION.

C'est vrai !... je suis fou !... c'est amusant d'être fou... vive la folie !

(Il jette son bonnet en l'air.)

DERVILLE.

Ma foi, il est fort divertissant !

UN VALET, *annonçant*.

Messieurs les pages !

SCIPION.

Oh ! oh ! nous allons voir s'ils sont hardis comme des pages...

SCÈNE IV.

LES MÊMES , TROIS CLERCS , en pages.

LES CLERCS.

Air de la Muette.

A notre poste nous voici,
Nous trouvez-vous tous bien ainsi ?

DERVILLE ET MADAME DERVILLE.

Ils sont charmans comme cela !
Quels beaux pages nous avons là !

SCIPION , à Piedléger.

Malgré ces costumes si beaux,
On dirait de saute-ruisseaux.

CHOEUR.

A leur poste enfin les } voici !
A notre poste nous }

LE VALET , annonçant.

Mesdames Dossiers, comtesses de Melun.

SCIPION , à Piedléger.

Les comtesses de Melun... il y a quelques anguilles sous roche.

LE VALET , annonçant.

Les demoiselles du Timbre, baronnes de Carantan.

SCIPION , à Piedléger.

Oh ! des demoiselles de quarante ans !...

PIEDLÉGER.

De Carantan... en Normandie.

MADAME DERVILLE.

Mesdames, soyez les bien venues ; où donc est le cher oncle ?

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Il est tombé ce matin, en descendant le grand escalier du palais, il ne viendra pas.

SCIPION.

Le palais... c'est encore quelque prince.

PIEDLÉGER.

Certainement. (*A part.*) C'est un greffier.

DERVILLE.

Ma chère amie... la grande réception va commencer ; si nous nous mettions sur votre trône, afin de ne pas manquer l'effet... voyons, les pages à mes côtés.

MADAME DERVILLE.

Les dames d'atours près de moi !... dès que tout le monde sera entré, nous formerons les quadrilles.

SCIPION , à Piedléger.

Qu'est-ce que c'est que les quadrilles ?

PIEDLÉGER.

C'est la contredanse romantique...

SCIPION.

Je ne me tirerai jamais de ces figures-là.

DERVILLE.

Toi, Piedléger, tu vas annoncer à présent ; un page, ça sera plus gentil et plus historique.

PIEDLÉGER.

Ou, patron.

SCIPION.

Qu'est-ce que tu dis donc?... tu as dit patron.

PIEDLÉGER.

Tiens, que je suis bête... je croyais encore être chez mon avoué. (*A Derville.*) Oui, monsieur le comte.

(Il va au fond.)

SCIPION.

Monsieur le comte, il ne faut pas lui en vouloir... ce jeune adolescent se croyait encore chez son farceur d'avoué.

(On rit.)

LES CLERCS.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

SCIPION.

Son bonhomme d'avoué!...

(Les clercs rient aux éclats, Derville rit aussi, madame Derville rit. Tout le monde rit.)

SCIPION.

Attendez que je vous fasse encore rire... écoutez bien ceci... quand je dis bonhomme!... c'est relativement à sa femme, qui n'est pas bonne du tout, du tout!...

(Tous rient aux éclats.)

DERVILLE.

Pardou, messieurs et mesdames, j'avais oublié de vous présenter le fou du roi.

SCIPION.

Le fou du roi! voilà que je monte en grade... oui, messieurs et mesdames, tel que vous me voyez, je suis fou! et je m'en fais honneur... C'est pourquoi je vous dirai à vous comtesse de Melun et baronne de Quarante Ans, que vous ne paraissez pas cela!... et à vous, jeunes pages, que vous êtes bien heureux de ne pas être des clercs de procureurs!... j'en veux aux procureurs, moi!...

(Tous rient aux éclats.)

PIEDLÉGER, *annonçant.*

Mademoiselle Adèle, Jeanne d'Arc!

SCIPION.

Jeanne d'Arc?... monsieur le comte, est-ce que c'est la même qui a été brûlée à Rouen ?

DERVILLE.

Eh ! non, monsieur.

SCIPION.

Ah! je comprends, c'est sa fille.

DERVILLE.

La fille de Jeanne d'Arc!

SCIPION.

Ah! tiens, que je suis bête!... ce sera une descendante du côté du père... l'histoire ne dit pas qu'il soit resté garçon, ce brave homme là.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! la bonne folie!...

SCIPION.

N'est-ce pas?

(Il rit avec tous les autres et fait sauter son bonnet. Sur l'air : *Ah! quel plaisir d'être soldat! Jeanne d'Arc, vient saluer Derville, et se place à droite.*)

ADÈLE, *Jeanne d'Arc.*

Voyez, si monsieur Edmon viendra.

SCIPION, *lui présentant sa bonbonnière.*

Aimable Jeanne, puis-je vous offrir du suc de pomme de Rouen?... c'est bon pour le rhume!

ADÈLE.

Je vous remercie, monsieur, je n'en ai pas besoin! (*A part.*) Quel est donc ce monsieur? je ne le connais pas.

PIEDLÉGER, *annonçant.*

Monsieur Edmon, le beau Dunois.

SCIPION.

Le beau Dunois, je connais ça moi... où diable l'ai-je donc vu?... Ah! dans la chanson... *Partant pour la Syrie*, etc.

(Sur l'air : *Partant pour la Syrie*, Edmon, qui représente le beau Dunois, vient saluer le trône, et va se placer à côté d'Adèle.)

ADÈLE.

Ah! vous voilà donc enfin, monsieur; je croyais que vous ne viendriez pas.

EDMON.

Cette procédure était d'une longueur!... mais enfin j'ai examiné tous les titres, et j'ai déjà mon plaidoyer dans la tête... c'est une affaire qui doit me faire le plus grand honneur.

ADÈLE.

Tant mieux, je le désire; mais apprenez que ma sœur veut me marier.

EDMON.

Je sais tout; mais si vous voulez me seconder, votre sœur sera bien forcée de renoncer à ce ridicule projet.

ADÈLE.

Que faut-il faire?

EDMON.

Lisez cet écrit.

ADÈLE.

Quelle extravagance! (*Lisant.*) « Faites prendre un costume à la femme-de-chambre de votre sœur; enfermez-

« vous dans votre appartement... J'emmènerai Rose... on
« croira que je vous ai enlevée... le mariage sera rompu...
« et demain ma fortune servira à rétablir le crédit de Der-
« ville! » Je reconnais là le bon cœur d'Edmon, mais je n'o-
serai jamais.

(Edmon va offrir une prise de tabac à Derville pendant qu'Adèle
lit la lettre.)

DERVILLE.

Vous avez là du tabac délicieux, Edmon; c'est de la Ci-
vette?

EDMON.

Non, c'est pure contrebande; c'est un client que j'ai fait
absoudre qui m'en a fait présent.

DERVILLE.

Nos danseurs n'arrivent pas vite!

MADAME DERVILLE.

Ces dames n'en finissent pas avec leur toilette.

EDMON.

Aujourd'hui, elles sont bien excusables... Elles mettent
des habits qui ne sont pas faits à leur taille.

(Derville éternue.)

SCIPION.

Que le ciel bénisse madame la comtesse.

(On rit.)

EDMON, qui est revenu près d'Adèle.

Quel est donc cet original?

ADÈLE.

C'est ce que je me demandais, il n'y a qu'un instant!

PIEDLÉGER, annonçant.

Monsieur Jolivet... Lahire... oh! la bonne tête!

(Sur l'air de *la Belle Aétndor*, entre Jolivet, qui vient saluer
Derville. Il a gardé sa perruque et ses bésicles.)

SCIPION, pendant que Jolivet salue.

Tiens, c'est le vieux clerc de ce matin; comment se fait-il
que monsieur le comte ait de si vilaines connaissances.

MADAME DERVILLE.

Voyez cet imbécille, avec sa perruque et ses bésicles, qui
va déparer toute notre histoire...

DERVILLE.

Mais, mon pauvre Jolivet, vous faites un anachronisme,
vous portez vos bésicles.

JOLIVET.

C'est juste, j'avais oublié que je les avais... l'habitude.

MADAME DERVILLE.

Otez donc votre perruque.

JOLIVET.

Ma perruque aussi... ah! c'est trop fort!

MADAME DERVILLE.

Alors il fallait rester chez vous.

DERVILLE.

Allons, Jolivet, un peu de complaisance; mettez votre perruque dans votre poche.

JOLIVET.

Mais c'est de la tyrannie cela... encore, si c'était pour représenter Charles-le-Chauve.

SCIPION.

Allons, voyons, monsieur, un peu de respect pour monsieur le comte et pour madame la comtesse.

(Il lui enlève sa perruque; tout le monde rit aux éclats.)

JOLIVET.

Insolent!

SCIPION.

Défends ta queue, Lahire! défends ta queue!

PIEDLÉGER, *annonçant.*

Monsieur Dordebout, duc de Nevers; madame des Epices, princesse de Meudon.

(Musique et cérémonie.)

Monsieur Duchâtelet, duc de Vendôme, et madame Protet, Valentine de Milan.

(Musique et cérémonie.)

Monsieur Sanscause, troubadour provençal, et madame Bavardet, bachelette languedocienne.

(Tous avec des costumes de la cour de Charles VII.)

(Même cérémonie.)

SCIPION.

Ont-ils de drôles de noms, les amis de monsieur le comte!..

(Musique. Plusieurs personnes arrivent encore; on ne les annonce plus.)

MADAME DERVILLE.

Nous sommes assez nombreux pour former un quadrille historique.

DERVILLE.

Et pendant ce temps, ceux qui ne dansent pas vont jouer à l'écarté.

MADAME DERVILLE.

L'écarté! y pensez-vous... ce n'est pas historique.

DERVILLE.

Le jeu de l'écarté, c'est possible... Mais les cartes ont été inventées sous mon prédécesseur Charles VI.

MADAME DERVILLE.

C'est différent; en place, Messieurs et Mesdames.

(Musique. Pendant ce prélude on a placé les tables d'écarté et l'on s'est placé pour les quadrilles.)

PREMIER PERSONNAGE, *à Derville.*

Notre cause est-elle toujours pour mardi?

DERVILLE.

Oui.

PREMIER PERSONNAGE.

Et vous avez bon espoir?

DERVILLE.

Oui... nous perdrons en première instance... mais j'attends notre partie adverse à l'appel. la Cour a déjà consacré notre

droit par plusieurs arrêts, et je suis sûr... vous m'empêchez de jouer. (*Jouant.*) Il manque vingt francs de ce côté.

SCIPION.

Voilà cinquante centimes.

UN PARIEUR.

Voilà les vingt francs.

LE DUC DE NEVERS.

A présent, il manque vingt francs de ce côté.

SCIPION.

Les voilà.

DERVILLE.

Vous pariez donc pour et contre ?

SCIPION.

Je joue en fou !

UN JOUEUR, avec *Jolivet.*

Quel luxe pour un avoué... comme c'est brillant... grandiose !

JOLIVET, *jouant.*

Il est sûr que les temps sont bien changés... quelle société!... et qu'est-ce qu'on voyait jadis chez les procureurs ?

SCIPION, à sa table.

La vole !

PREMIER PERSONNAGE, à *Derville.*

Si j'allais rendre visite à mes juges ?

LE JOUEUR avec *Jolivet.*

Je propose.

DERVILLE.

Ça ne peut pas nuire ; il faudrait même...

LE JOUEUR avec *Jolivet.*

La fourchette !

SCIPION.

Enfoncé le duc de Nevers ! (Le quadrille finit.)

UN VALET.

Madame est servie.

MADAME DERVILLE.

Maintenant nous allons faire un petit souper historique, et nous reprendrons nos quadrilles.

DERVILLE.

A table !

CHOEUR.

Air de *Léocadie.*

Le joli bal !

Et l'agréable fête,

Ici gaité, grâce parfaite

Le doux plaisir a donné le signal

Le joli bal ! (*ter*)

(Tout le monde sort.)

SCIPION, courant à *Piedléger.*

Mon jeune compatriote, un mot.

PIEDLÉGER.

Je n'ai pas le temps, je cours au buffet.

SCIPION.

Et moi aussi!... mais dites-moi donc, je n'ai pas vu la de-

PIEDLÉGER.

C'est Jeanne d'Arc... tâchez de la trouver, et faites-lui votre déclaration.

SCIPION.

A Jeanne d'Arc!... le plus souvent, pour me faire attaquer par le beau Dunois.

PIEDLÉGER.

Que voulez-vous dire?

SCIPION.

Que si votre Jeanne d'Arc n'épouse que moi, il y en aura deux dans l'histoire! allons toujours au buffet.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

RONDIN, UN VALET.

RONDIN.

Eh! je vous dis, morbleu, que j'entrerai!

LE VALET.

Mais allez mettre au moins un habit historique.

RONDIN.

Allez au diable avec votre historique; il faut que je parle à M. Derville...

SCÈNE VI.

RONDIN, *seul*.

Oui, l'on dirait de la maison d'un prince; on danse, on rit et demain peut-être les huissiers remplaceront les danseurs... vous ne l'aurez pas volé, madame Derville... mais si votre mari consent au mariage de votre sœur et de mon neveu, j'arrangerai tout cela... mais voyez si M. Derville viendra... ah! le voici.

SCÈNE VII.

RONDIN, DERVILLE, JOLIVET, *qui mange une glace*.

DERVILLE.

Comment Jolivet, ces trois protets...

JOLIVET.

Sont bien pour vous, et je les trouve chez le portier.

DERVILLE.

Vingt-cinq mille francs à rembourser demain, et je suis sans le sou...

RONDIN, *s'approchant*.

Vingt-cinq mille et six mille que je viens vous prier de me compter en place de ces billets que vous m'avez donnés... At-tendu que personne ne veut de votre signature.

DERVILLE.

Voilà bien l'exagération ordinaire! refuser ma signature pour six mille francs.

RONDIN.

Dam! cependant! tout ce luxe, tout cet éclat, ne sont pas de la fortune d'un avoué...

DERVILLE.

Tout ce qui reluit n'est pas or, mon cher monsieur Rondin, tout cela est plus brillant que coûteux; et ma femme et moi y avons mis la plus grande économie.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADAME DERVILLE.

MADAME DERVILLE, *parlant à la cantonnade.*

Que les varlets et les pages portent des glaces et des sorbets en profusion dans tous les salons.

RONDIN.

Tu Dieu! quelle économie!

MADAME DERVILLE.

Que vois-je? un habit bourgeois... dans nos quadrilles; mon cher monsieur Rondin, vous allez passer dans l'antichambre.

RONDIN.

Je n'en ferai rien... de par tous les diables...

AIR : *Ne faut-il pas que chacun ait son tour.*

En vérité votre idée est comique,
Mais franchement je n'ai pas votre goût;
Je suis marchand, et l'habit historique,
Pour cent raisons, ne me va pas du tout.
Vous avez tous d'esprit dans la bazoche...
Mais si j'avais pris cet habit galant,
Comm' les tailleurs n'y font jamais de poche,
J' n'aurais pas pu vous apporter d' l'argent. (bis)

MADAME DERVILLE.

Dé l'argent!

RONDIN.

Oui, madame, de l'argent que voici? (*Il montre un portefeuille*) et qui va servir à tout réparer... si vous consentez au mariage de mademoiselle Adèle avec le baron mon neveu!...

MADAME DERVILLE.

Mais c'est une chose arrêtée... (*A Derville*) N'est-ce pas, mon ami?

DERVILLE.

Mais certainement, monsieur Rondin. (*A part.*) Il faut bien en passer par là... (*A Rondin.*) Eh bien! faites venir monsieur Scipion.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SCIPION.

SCIPION, *un peu gris, ayant un verre de punch à la main.*
Me voilà! me voilà!

RONDIN.

Que vois-je? mon neveu!

TOUS.

Son neveu?

RONDIN.

Eh ! oui, vraiment ; je lui ai écrit ce soir à Bourges ; comment diable te trouves-tu ici , toi ?

SCIPION.

Mon oncle , je suis fou...

RONDIN.

Comment, tu es fou? ..

SCIPION.

Oui, je suis fou... comme trente-six mille hommes... Demandez à monsieur le comte et à madame la comtesse.

DERVILLE.

Comment, monsieur Rondin, c'est là votre neveu ?

MADAME DERVILLE.

Mais vous savez nos conditions!... et monsieur Scipion ne me paraît pas fait pour faire le bonheur d'une femme.

SCIPION.

Qu'est-ce qui dit ça ? je ne suis pas fait pour faire le bonheur d'une femme... moi ! Allez donc prendre des informations dans mon endroit, .. J'ai rendu plus de trente femmes heureuses... Je suis l'enfant du bonheur, et quand je serai le mari d'une duchesse... Ah ! si j'épousais la sœur ou la fille d'un avoué... comme d'abord mon oncle l'avait voulu, je ne dis pas ; les sœurs et les filles d'un avoué... voyez-vous...

DERVILLE.

Eh bien ! est-ce qu'il va recommencer?...

RONDIN.

Te tairas-tu, mauvais sujet ; vous êtes trop raisonnables, monsieur et madame, pour ne pas voir qu'il y a ici quelque chose de plus ou de moins : on s'est moqué de lui et peut-être de vous.

DERVILLE.

C'est bien possible ; et quand j'y pense. (*Appelant.*) Piedléger, et tous mes clercs !

SCENE X.

LES MÊMES, PIEDLÉGER ET TOUS LES CLERCS, *avec des verres de punch.*

TOUS LES CLERCS.

Voilà, voilà, voilà !

DERVILLE.

Me direz-vous, monsieur Piedléger, qui vous avez voulu mystifier de monsieur Scipion ou de moi ?

PIEDLÉGER.

C'est monsieur Scipion, patron.

SCIPION.

Patron... encore... qu'est-ce que ça veut dire ?

PIEDLÉGER.

Monsieur avait pris avec moi des airs protecteurs.

JOLIVET.

Je puis le certifier, j'y étais.

PIEDLÉGER.

Monsieur disait que les avoués vivaient mesquinement.

JOLIVET.

C'est encore vrai.

PIEDLÉGER.

Et comme monsieur ne rêvait que grand seigneur, j'ai conçu l'idée de le faire trouver avec des princes et des chevaliers dans le bal même d'un avoué ; votre tournure chevaleresque, patron, et la beauté de madame, la belle des belles, ont achevé de lui tourner la tête.

SCIPION.

Madame est bien faite pour la tourner à tout le monde.

MADAME DERVILLE.

Allons, je vois qu'il a plus d'esprit et plus d'usage du grand monde que je ne le croyais... Il épousera ma sœur, monsieur Rondin.

RONDIN.

A la bonne heure ! Mais, où est donc mademoiselle votre sœur ?

(On entend la ritournelle du chœur suivant.)

DERVILLE.

Voici tout le monde.

SCIPION.

Comment j'étais ici chez un avoué?... je ne m'étonne plus je les faisais tant rire.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, TOUTE LA SOCIÉTÉ.

CHOEUR.

AIR de *Léocadie*.

Le joli bal !

Et l'agréable fête, etc.

DERVILLE.

Eh bien ! où donc est Adèle... Jeanne d'Arc ?

SCIPION.

Jeanne d'Arc ! elle est loin d'ici, si elle court toujours.

TOUS.

Comment ?

SCIPION.

Elle s'est en allée avec le beau Dunois... c'est moi qui les ai éclairés dans l'escalier...

RONDIN.

L'imbécille !...

MADAME DERVILLE.

Edmon aurait enlevé ma sœur?... C'est une indignité!...
(*A son mari.*) J'espère, monsieur, que vous allez lui en demander raison.

DERVILLE.

Oh! certainement! en police correctionnelle ..

PIEDLÉGER.

Voilà monsieur Edmond.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, EDMON, *en bourgeois.*

MADAME DERVILLE.

Eh! quoi, monsieur, vous avez l'audace?...

DERVILLE.

Edmon, cette conduite!...

EDMON.

Est celle d'un homme qui veut vous épargner des regrets. Cette démarche assure le bonheur de votre sœur et le mien. (*Bas.*) J'ai vu tous vos créanciers... et le crédit de votre étude est entièrement rétabli... demain vous saurez comment.

DERVILLE.

Par exemple, voilà un trait!... qu'en dites-vous ma chère?

MADAME DERVILLE.

M. Rondin, vous m'excuserez, mais après cet esclandre...

RONDIN.

Madame, c'est sans rancune.

SCIPION, *bas à Rondin.*

Voilà une Jeanne d'Arc qui m'a l'air d'une fière farceuse; j'aime mieux qu'il l'épouse que moi, par exemple.

EDMON.

Ainsi, mes amis, vous m'accordez votre sœur.

DERVILLE.

Vous avez notre parole.

EDMON.

Votre parole!... alors je puis vous rendre Adèle... (*Surprise.*) Pouvez-vous croire, mes amis, qu'Adèle, la vertu même, consentirait à quitter la maison de sa sœur?... Vous nous aviez mal jugés tous les deux... Adèle n'est pas sortie de chez vous! (*Allant à la porte à droite.*) Venez, ma chère Adèle, venez embrasser votre sœur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ADELE.

RONDIN, *à Scipion.*

Que diable est-tu venu nous chanter toi, avec ton enlèvement de Jeanne d'Arc?

SCIPION.

Puisque je tenais la bougie quand ils sont partis.

EDMON.

Monsieur a raison, j'ai emmené une Jeanne d'Arc, mais c'était la femme de chambre de Madame.

MADAME DERVILLE.

Maintenant, en place pour le grand quadrille historique...
Agnès Sorel avec Charles VII.

ADÈLE.

Adèle avec Edmon.

SCIPION.

Moi, avec Mademoiselle de Carentan.

PIEDLÉGER.

Et moi, avec Mademoiselle Dordebout. (*A part.*) Je vais
tâcher de la réveiller.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaudeville des Petites filles politiques.*

Quoiqu'on ait dit chez nous l'an passé, } *bis en chœur*
En style romantique :

Monsieur Racine est bien enfoncé, } *bis en chœur.*
Ça n'est pas historique.

MADAME DERVILLE.

Chez nous la bienfaisance empruntant
Une forme angélique ;
Soulage le malheur en dansant,
C'est un fait historique.

SCIPION, *au public.*

Que le public se montre indulgent,
Malgré mainte critique,
Nous avons besoin de son argent,
Le fait est historique.

20 JY 63

FIN.